



HAL
open science

ραβιστι, λατινιστι, ωμαστι, θωμανιστι. **Langues savantes et langues de communication chez Dosithée II de Jérusalem.**

Vassa Kontouma

► **To cite this version:**

Vassa Kontouma. *ραβιστι, λατινιστι, ωμαστι, θωμανιστι.* Langues savantes et langues de communication chez Dosithée II de Jérusalem.. Eastern Christians and the Republic of Letters between the 16th and 18th centuries. Correspondences, journey, disputes (II), M. Garzaniti, V. Kontouma, V. Makrides, Jul 2021, Lovenosopra Menaggio, Italie. hal-03289799

HAL Id: hal-03289799

<https://hal.science/hal-03289799v1>

Submitted on 19 Jul 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Ἀραβιστί, λατινιστί, ῥωμαϊστί, ὀθωμανιστί.
Langues savantes et langues de communication chez Dosithée II de Jérusalem.

Présentation faite au II^e Atelier Villa Vigoni

*Chrétiens orientaux et République des Lettres aux 16^e-18^e siècles :
Langues et transmissions*



Preamble

En tant qu'empire multi-ethnique et tolérant – du moins dans sa structure – de la diversité religieuse et culturelle, l'Empire ottoman est un espace multilingue. De ce fait, il favorise le plurilinguisme de ses sujets, voire le rend nécessaire à certains niveaux de responsabilités. Si un simple paysan peut se contenter de son dialecte ou patois, et donc d'une forme d'unilinguisme, l'agent administratif qui le contrôle est la plupart du temps forcé à la diglossie, c'est-à-dire à la maîtrise et l'usage parallèle d'une langue vernaculaire et d'une langue de chancellerie obéissant à des règles élaborées, parfois savantes. Quant au commerçant, pour ses affaires, il doit dans une certaine mesure s'exercer à un polyglottisme rudimentaire, non point savant mais vernaculaire¹.

L'appartenance religieuse ajoute de la complexité au phénomène. Ainsi, plus une religion est dominante, moins ses fidèles sont contraints au polyglottisme. Dans le cas ottoman, les dignitaires musulmans peuvent se contenter d'une diglossie polarisée sur le turc mâtiné d'arabe et de persan. Les Grecs orthodoxes entrent également dans un schéma similaire, centré sur la *koinè* ecclésiastique ou le grec de chancellerie, bien que leur subordination aux musulmans les oblige à recourir au turc ottoman pour leurs affaires administratives, et même au turc vernaculaire pour la gestion quotidienne de leurs biens. Enfin, chez les chrétiens de langues slaves ou orientales, le polyglottisme s'avère souvent nécessaire, puisqu'ils entrent en contact, non seulement avec leurs propres langues d'Église, mais aussi avec le grec ou le latin, en fonction de leurs attaches juridictionnelles.

Ajoutons à cela un dernier phénomène, bien connu quant à lui, mais certes très minoritaire : l'apprentissage lettré du latin, du vénitien et de quelques autres langues occidentales modernes, pour les rares privilégiés étudiant dans les universités européennes ou,

¹ À la fin du 19^e siècle, les hellénistes Jean Psycharis et Hubert Pernot sont les premiers à engager la réflexion sur la diglossie dans le domaine de la linguistique, en raison notamment des usages de la langue grecque à cette époque (distinction entre καθαρεύουσα et δημοτική). Voir la très utile synthèse de G. Lüdi, « Diglossie et polyglossie », dans G. Holtus, M. Metzeltin, Chr. Schmitt (dir.), *Lexikon der Romanistischen Linguistik*. Tübingen 1990. t. V.1, 307-334 (ici p. 307). Remarquons par ailleurs que les termes de diglossie – polyglottisme / polyglossie intègrent une dimension hiérarchique, ou du moins une complémentarité fonctionnelle chez un même locuteur, ce que ne fait pas le terme plurilinguisme. Ce sont donc eux que je retiens ici.

très exceptionnellement, pour les agents locaux des ambassades et consulats occidentaux présents en Orient.

La situation que je viens de décrire relève de constats relevant du domaine historique, et c'est bien à celui-ci que j'entends me limiter². Toutefois, avant d'aller plus avant, il convient de préciser qu'une autre discipline aurait pu être sollicitée : la sociolinguistique, qui fournit une variété de théories générales et d'outils d'analyse élaborés susceptibles d'être convoqués pour interpréter ces phénomènes. La sociolinguistique étudie en effet les situations de diglossie, double diglossie, diglossie à double focale, polyglottisme linéaire, etc., tout en les reliant à des notions telles que le prestige, le contrôle, l'héritage, la norme – toutes notions qui pourraient nous intéresser ici.

La raison la plus évidente pour laquelle je ne ferai pas appel à la sociolinguistique relève bien sûr de mes compétences : je ne me considère pas suffisamment armée du point de vue théorique pour y avoir recours de façon véritablement constructive. Mais une autre raison peut aussi être retenue. Elle relève plus particulièrement de la spécificité de l'aire et de l'époque qui nous intéressent ici, soit l'aire ottomane antérieure à l'irruption des quêtes identitaires et nationales du 18^e siècle. Il me semble en effet que cette discipline s'est jusqu'à présent centrée sur l'étude de réalités sociales nationales, contemporaines, et moins sur celle de sociétés anciennes ou d'empires multilingues du passé³. Or, le polyglottisme pratiqué dans un État par définition multilingue, est-elle comparable à celui ayant cours chez des individus évoluant dans des États nationaux à l'unilinguisme standardisé voire exclusif ? Pour éviter tout biais, c'est en dehors de toute référence à l'idée de langue nationale ou de diglossie officielle que je souhaite placer ma petite enquête – raison pour laquelle je la limiterai aussi à une simple étude de cas, à partir d'un témoin aussi spontané que prolixe : le patriarche de Jérusalem Dosithée II.

Pourquoi Dosithée ? D'une part, parce que Dosithée est en partie autodidacte, ou du moins parce qu'il n'a pas profité d'une instruction classique à laquelle il lui aurait suffi de s'enfermer, au mépris d'autres formes d'expression, s'il en avait bénéficié. Hésitante, sa polyglossie est perméable, et de ce fait palpable. D'autre part, parce qu'il est, par excellence, l'ecclésiastique de terrain de son époque, également à l'aise avec les hauts dignitaires de la cour ottomane qu'avec les simples chrétiens qu'il rencontre tout au long de ses interminables pérégrinations. Dosithée parle avec tout le monde, et en plusieurs langues plus ou moins bien maîtrisées. Alors, comment communique-t-il ? Dans quels cas a-t-il recours à des interprètes, et dans quels cas s'en affranchit-il ? Et là réside un autre intérêt de son témoignage : en effet, le patriarche n'hésite pas à retranscrire dans ses écrits maints rappels à la façon dont ses discussions se sont déroulées. En reprenant ceux-ci, je présenterai successivement ses vues sur plusieurs langues, suivant le degré d'importance qu'il leur a accordé et les usages qu'il en a fait : le grec, l'arabe, le turc ottoman, le géorgien et l'arménien, et enfin le latin.

² L'étude historique du plurilinguisme est actuellement à un stade émergent, mais sans doute promis d'importants développements. On consultera à ce sujet l'article programmatique de B. Grévin, « Le plurilinguisme, objet d'histoire », *Hypothèses* 19/1, 2016, p. 333-350 / <https://doi.org/10.3917/hyp.151.0333>. Également, pour une étude de cas dans un tout autre contexte que le nôtre : F. Bistagne, « 'Le plurilinguisme, objet d'histoire' ? Le royaume de Naples et Giovanni Pontano », *Écrire l'histoire* 19, 2019, p. 117-125 / <https://doi.org/10.4000/elh.1944>

³ Le problème est clairement énoncé par Grévin, « Le plurilinguisme, objet d'histoire » (cf. n. 2), p. 334-335 : « Le développement des nationalismes linguistiques, sur le modèle allemand [...] par association de la langue à la nation, a certes longtemps contribué à obscurcir les données du problème. [...] Or la construction de l'histoire en tant que science s'est produite concomitamment avec le développement de ces idéologies nationalistes [...]. Et l'un des résultats heuristiques de la prégnance du schéma d'identification langue-nation entre 1815 et 1940 a certainement été de faire peser rétroactivement une conception anachronique de la pensée (et dans une certaine mesure de la pratique) linguistique sur l'étude du passé, qu'il soit antique, médiéval ou moderne. Cette conception tendait à évacuer ou simplement à ignorer l'importance du plurilinguisme dans la longue durée, parce qu'elle était arc-boutée sur sa négation passionnée dans un présent où il fallait uniformiser les usages à l'échelle de chaque pays ». – Pour les enjeux spécifiques du grec moderne, cf. P. Mackridge, *Language and National Identity in Greece 1766-1976*, Oxford 2009.

1. Grec

L'image de l'arroseur arrosé n'est peut-être pas déplacée pour évoquer le rapport du patriarche Dosithée au grec, langue dont il était un locuteur natif, peut-être dans ses usages vernaculaires du Péloponnèse, mais qu'il parla la plus grande partie de sa vie sous sa spécificité constantinopolitaine – probablement⁴. Sans avoir bénéficié d'une instruction classique et encore moins d'études à l'étranger, Dosithée commence par être un lecteur compulsif d'ouvrages en grec de toute époque, avant de devenir lui-même auteur et éditeur. Dans un même mouvement, il favorise aussi la fondation d'écoles et encourage de diverses façons son entourage à se former. Son écriture toutefois est heurtée, semi-savante et semi-vernaculaire, pleine de locutions tirées du quotidien. Devenu patriarche, il s'entoure de secrétaires et de scribes, et se laisse volontiers corriger lorsqu'il s'agit d'écrits officiels ou d'éditions de textes⁵. Quand il passe outre ses équipes, le manque de correcteurs est perceptible. Ainsi dans son petit *Manuel* contre Karyophyllès, qu'il publie seul en 1694, presque en cachette, la langue est obscure, très peu soignée⁶. Assume-t-il de s'exprimer dans un grec courant, parfois mêlé à du turc, et non dans cette *koinè* de chancellerie ? On peut difficilement l'affirmer. Son immense *Histoire des patriarches de Jérusalem*, qu'il fait maintes fois copier au fil de ses corrections, ne paraît pas de son vivant. Elle lorsqu'elle est enfin éditée, de façon posthume, en 1722, elle a été intégralement réécrite par son neveu Chrysanthe qui, lui, maîtrise parfaitement les formes académiques. Expurgée de nombreux passages, presque censurée, elle est aussi neutralisée du point de vue du style – et l'on attend encore de la lire dans son original, conservé dans certains manuscrits⁷.

Voyons toutefois ce que nous dit Dosithée au sujet de la langue grecque. Et tout d'abord, comment la nomme-t-il ? On trouve chez lui les expressions *ἑλλάδα φωνή* (*Hist.* XII, p. 160⁸), *ἑλληνική γλῶσσα* (X, p. 181), *ἑλληνική διάλεκτος* (XI, p. 219) et *ἀπλῆ ἑλληνική γλώσσα* (VII, p. 276). À leur côté, il est aussi question de *ῥωμαϊκή διάλεκτος* (XI, p. 19) ou *ῥωμαϊστί* (VII, p. 274). Toutes renvoient bien entendu au grec. Signalons toutefois qu'à une occurrence, *ἑλληνιστί* s'oppose à *ῥωμαϊστί* qui, dans ce cas seulement, désigne le latin classique (V, p. 124). Enfin, Dosithée évoque l'existence d'une forme greco-turque, en usant de l'expression *τουρκογραφικιστί* (XI, p. 52). Il s'agit d'un lieu-dit, *Ἀγιάκαπι*, à l'étymologie effectivement mixte, ce qui n'était pas forcément un cas isolé dans l'esprit du patriarche.

Doit-on considérer que cette diversité d'appellations correspond à des niveaux de langue différents ? Oui et non. En effet, si par *ῥωμαϊστί*, le patriarche entend plus généralement le grec courant, celui qui est parlé à son époque, soit la *ἀπλῆ ἑλληνική*, il n'hésite pas à utiliser cette expression pour désigner la langue d'un ancien *Typikon* trilingue, grec-géorgien-arménien :

⁴ La coloration du grec parlé par Dosithée n'a fait l'objet d'aucune étude ou même réflexion jusqu'à présent. C'est simplement à titre d'hypothèse – qu'il s'agira d'appréhender ailleurs – que je pose ici la possibilité d'usages constantinopolitains (πολίτικα).

⁵ Voir V. Kontouma, « Vestiges de la bibliothèque de Dosithée II de Jérusalem au Métrochion du Saint-Sépulcre à Constantinople », dans A. Binggeli, M. Cassin, M. Detoraki, A. Lampadaridi (dir.), *Bibliothèques grecques dans l'Empire ottoman*, Turnhout, 2020, p. 257-289, ici p. 260-262.

⁶ Voir notre étude sur ce texte dans l'*Annuaire de l'École pratique des hautes études, Sciences religieuses* 126, 2017-2018, p. 239-252 / <https://doi.org/10.4000/asr.2728>

⁷ G. P. Kournoutos, « Ἡ Δωδεκάβιβλος τοῦ Δοσιθέου εἰς τὴν τυπογραφίαν τοῦ Βουκουρεστίου », *Θεολογία* 24, 1953, p. 250-273. Également, K. Sarris, « Ο Χρῆσανθος Νοταράς καὶ ἡ ἐκδοσις τῆς 'Δωδεκάβιβλου' τοῦ Δοσιθέου Ἱεροσολύμων : μια περίπτωση αναληθοῦς χρονολογίας ἐκδόσεως (1715 / c. 1722) », *Μνήμων* 27, 2005, p. 27-53.

⁸ Très nombreuses, les références à l'*Histoire des patriarches de Jérusalem* seront ici données au fil du texte, avec les simples mentions des livres (volumes correspondants) et des pages de l'édition d'Irénée Delèdèmos (Thessalonique 1983).

« τὸ παρὸν Τυπικὸν ἐγράφη ῥωμαϊστὶ, ἰβηριστὶ, ἀρμενιστὶ » (*Hist.* VII, p. 274). Et dans un passage assez étonnant, censuré par Chrysanthe, mais qui devait introduire au livre XI de l'*Histoire*, il combine très librement ῥωμαϊστὶ à ἑλληνιστὶ :

En ce temps-là, Théodore Gazès et Georges de Trébizonde étaient actifs à Rome. Ces deux hommes rénovèrent le parler hellénique (ἑλληνικὴν διάλεκτον), qui était éteint depuis 700 ans dans les contrées franques [...]. Par la suite, Andronikos Kontoblakas et Hermotime [= Hermonyme] le Spartiate⁹ se rendirent en France, et ils y fondèrent une école rhomaïque (σχολεῖον ῥωμαϊκόν), et dès lors les Français devinrent philhellènes, même s'ils le furent contre les Hellènes, selon leurs dignes usages antiques. Sous Andronic le jeune, Chrysoloras fut l'initiateur d'une école hellénique (ἑλληνικὸν σχολεῖον) à Rome¹⁰.

Mais dans tous les cas, Dosithée sait très bien que les deux constituent sa langue – il dit « notre parler » (ἡ ἡμετέρα διάλεκτος : *Hist.* XI, p. 19) –, une langue dans les subtilités de laquelle il a été nourri (ἡμεῖς οἱ ἀνατραφέντες εἰς τὴν ἑλληνικὴν γλῶσσαν : V, 172).

Il est assez difficile de comprendre si Dosithée est conscient du phénomène de diglossie. Pour lui, sans doute, la langue grecque n'est qu'une sous les différentes appellations qu'il utilise. En revanche, les choses sont beaucoup plus claires au sujet des fonctions qu'il lui confère, et qui peuvent facilement être regroupée en trois catégories interdépendantes :

a. Le grec est une langue très adaptée à la théologie, car riche, dense, lumineuse et véridique, bien qu'elle ne soit pas une langue « inspirée de Dieu » (θεόπνευστος), comme l'hébreu (I, p. 145).

b. Effet de ces caractéristiques, le grec est une langue maîtresse (διδάσκαλος : XI, p. 19), aussi bien en Orient qu'en Occident. Pour l'Occident, le sujet a rapidement été évoqué plus haut, à propos des écoles fondées à Rome ou en France. Pour l'Orient, le grec permet de mettre en œuvre une mission : veiller au maintien de l'orthodoxie auprès des chrétiens et les préserver de l'erreur latine. Nous verrons par la suite ce qu'il en est.

c. Le grec est aussi une langue de témoignage, de contrôle et de réfutation de l'erreur et de l'hérésie (X, p. 181). Par la traduction, notamment du latin, l'erreur peut être combattue. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les non-Grecs évitent d'y recourir. À la cour ottomane, de nombreuses langues sont parlées, mais l'usage du grec est délibérément entravé. D'ailleurs, les occidentaux se fondent sur cette absence du grec à la cour pour nier la présence massive d'une hiérarchie hellénophone sur le territoire ottoman (XI, p. 19).

2. Arabe

Après le grec, Dosithée semble donner la préférence à l'arabe. Ce choix ne doit pas étonner : rappelons qu'il est un très actif patriarche de Jérusalem, et que sa hiérarchie locale est en grande partie arabophone. Mais Dosithée parle-t-il l'arabe ? La première fois qu'il se rend en Palestine, il a 20 ans : c'est en avril 1661, pour l'intronisation du patriarche Nectaire, qui deviendra son père spirituel et qu'il accompagnera jusqu'en mai 1662 pour ses visites patriarcales dans la région (*Hist.* XIII, p. 264). Or Nectaire, moine crétois du Sinaï, connaît suffisamment bien l'arabe pour lire et citer des chroniqueurs anciens tels qu'Eutychius d'Alexandrie (877-940) ou Georges al-Makîn (1205–1273), dont il trouve les textes originaux

⁹ Andronikos Kontoblakas fut le aître de Johannes Reuchlin à Bâle (avant 1477) ; Georges Hermonyme de Sparte fut l'un des premiers à enseigner le grec à Paris (après 1476).

¹⁰ Θεόδωρος ὁ Γαζῆς καὶ Γεώργιος ὁ Τραπεζούντιος εἰς τὴν Ῥώμην, οἱ ὁποῖοι ἀνακαίνισαν τὴν ἑλληνικὴν διάλεκτον, ἥδη ἐπτακόσιους χρόνους εἰς τὰ μέρη τῆς Φραγκίας ἐσβεσμένην. [...] Ὑστερα ἐδιάβηκεν εἰς τὴν Φράντζαν Ἀνδρόνικος ὁ Κοντοβλάκης καὶ Ἐρμότιμος ὁ Σπαρτιάτης, καὶ ἀνοίξαν σχολεῖον ῥωμαϊκόν, καὶ ἀπὸ τότε ἔγιναν οἱ Γάλλοι καὶ φιλέλληνες, ἂν καλὰ καὶ κατὰ τῶν Ἑλλήνων, κατὰ τὸ ἀρχαῖόν των φιλότιμον ἦθος. Ἐπὶ δὲ Ἀνδρονίκου τοῦ νεωτέρου ἐπρωτάρχησεν εἰς τὴν Ῥώμην ἑλληνικὸν σχολεῖον ὁ Χρυσολώρας (*Hist.* XI, 1, p. 219-220). Passage censuré par Chrysanthe.

au monastère Sainte-Catherine¹¹. Sans doute est-il également à l'aise dans ses échanges avec les chrétiens arabophones de la région. Il est donc possible que Dosithée ait été initié à cette langue à ses côtés. Lui-même évoque les efforts considérables qu'il a fournis (λίαν ἐκοπίασαμεν : VII, p. 276) pour traduire l'*Histoire* ecclésiastique d'Eutychius « en langue grecque simple » (εἰς ἀπλῆν ἐλληνικὴν γλῶσσαν), et de l'aide précieuse qu'il a reçue, dans cette tâche qui le dépassait, de la part de l'archevêque Christodoulos de Gaza, ce dernier ayant d'ailleurs assisté Dosithée dans d'autres traductions importantes :

Qu'il soit noté que nous avons fourni beaucoup d'efforts, et que nous avons traduit en langue grecque simple, grâce au regretté archevêque de Gaza Christodoulos, la Chronique d'Eutychius d'Alexandrie, ainsi que les chartes (διπλώματα) que les anciens Sultans avaient donnés aux très saints patriarches de Jérusalem ; celles-ci, nous les avons également traduites dans la même langue, afin de trouver les noms de nos patriarches postérieurs à Zacharie. Mais nous n'avons pas pu mener à terme ce travail. Et pour ce qui est d'Eutychius, nous n'en avons tiré qu'un mince bénéfice ; pour ce qui est des chartes, aucun¹².

Mais là n'est pas la seule mention d'une traduction de l'arabe réalisée par ou dans l'entourage de Dosithée. À propos d'un acte daté de 1787, soit la démission du patriarche Germain suivie de l'accession au trône de Sophrone, Dosithée indique : « celle-ci étant en arabe, nous l'avons traduite en grec », avant de donner le texte complet de sa traduction (XII, p. 52-54). Enfin, comme pour marquer sa capacité à passer de l'arabe à l'ottoman et vice-versa, Dosithée signale aussi sous forme d'anecdote, qu'il cessa de parler au Grand Vizir « avec des mots arabes », pour utiliser « des mots ottomans » (XII, p. 177 : εἶπον δὲ αὐτῷ ἐγὼ λέξεσιν ὀθωμανικαῖς, ἀφεῖς τὰς ἀραβικάς). Aussi pouvons-nous dire que si Dosithée n'est pas réellement autonome dans sa compréhension de l'arabe, il en a néanmoins une connaissance suffisante pour s'y référer lorsque les circonstances l'exigent.

Quel statut et quelle fonction confère-t-il à l'arabe ? Notons tout d'abord qu'il n'ignore pas le prestige que les ottomans attribuent à la langue du Coran. Aussi remarque-t-il, au sujet de Fazıl Mustafa Köprülü (1637-1691), le frère d'Ahmet, qu'ayant « appris suffisamment les lettres arabes, il passait pour un grand sage auprès des nationaux [= musulmans] » (XIII, p. 253). En tant que patriarche de Jérusalem, il s'approprie d'ailleurs ce prestige, pour faire valoir à la cour ottomane des actes vénérables censés remonter aux origines de l'islam¹³, ainsi le Pacte d'Omar, qu'il qualifie d'ailleurs de *hatt-i-şerif* (Χάτ Σερίφια) selon une terminologie ottomane tardive, et de « règles sacrées » (ἱεροὶ τύποι) pour ses lecteurs grecs (XII, p. 110). Pour faire valoir ses droits sur les Lieux saints, il exhibe aussi, contre les occidentaux notamment, des documents supposés antérieurs aux Ottomans, et dont les originaux sont de ce fait même en arabe (XII, p. 177). Dosithée se plaît aussi à remonter aux premiers temps de l'islam pour une autre raison : expliquer la perte de terrain du grec au profit de l'arabe. La référence est de nouveau Omar.

Il ordonna que les enfants des chrétiens n'aient pas d'autre instruction, si ce n'est les lettres arabes. [...] C'est alors que les chrétiens orthodoxes, se trouvant sous la contrainte, traduisirent en langue arabe le Triode, les Ménées, la Paraclétique, les liturgies et les autres livres liturgiques, et que de nombreux auteurs

¹¹ Voir M. I. Manousakas, « Ἡ Ἐπιτομὴ τῆς ἱεροκοσμικῆς Ἱστορίας τοῦ Νεκταρίου Ἱεροσολύμων καὶ αἱ πηγαὶ αὐτῆς », *Κρητικὰ Χρονικά* 1, 1947, p. 291-332, ici p. 299, 301-305, 308-310, 312, 314-319.

¹² *Hist.* VII, p. 276. L'original de cette traduction semble avoir été conservé. Il s'agit du ms. *Constantinople [Athènes], Métochion Panaghiou Taphou* 615. Voir Kontouma, « Vestiges » (cf. n. 5), p. 275 et 289.

¹³ Si Nectaire se réfère à l'Ahtiname / Ashtinameh du Prophète Mahomet conservé à Sainte-Catherine, et le fait même traduire en grec « par un interprète » (voir Manousakas, « Ἡ Ἐπιτομὴ » [cf. n. 11], p. 312-313), Dosithée évite semble-t-il de s'y référer, peut-être en raison de l'usage abusif qu'en fait Ananias le Sinaïte (fl. 1686), avec lequel il se trouve en violent conflit. Sur ce document très controversé, voir J.-M. Mouton, A. Popescu-Belis, « La fondation du monastère Sainte Catherine du Sinaï selon deux documents de sa bibliothèque : codex Arabe 692 et rouleau Arabe 955 », *Collectanea Christiana Orientalia* 2, 2005, p. 141-205.

ecclésiastiques, comme Athanase de Jérusalem [† 1244]¹⁴, composèrent des homélies, des catéchèses, des parénèses en arabe, pour soutenir les fidèles (VI, p. 448).

En raison de cette situation, à la fois favorable aux Grecs – car bénéficiant de privilèges concédés à une haute époque –, mais aussi défavorable – car ils ont eu à se défaire de leurs usages liturgiques originaux –, le patriarche de Jérusalem apparaît comme le dépositaire d'une tradition vénérable, arabe, mais aussi comme le garant d'un pacte et d'un *statu quo* : il se doit de respecter l'arabe, que ce soit dans ses expressions juridiques, liturgiques, ou pastorales. Dosithée est conscient de cette responsabilité et ne songe nullement à s'y dérober, que ce soit devant les autorités ou devant sa hiérarchie et les simples fidèles de son patriarcat. Il est clair toutefois qu'avec le pouvoir en place, c'est au turc ottoman qu'il a le plus volontiers recours.

3. Turc ottoman

Arrivé à Constantinople à l'âge de 15 ans, et étant immédiatement entré au service du patriarche de Jérusalem Païssios (*Hist.* XIII, p. 263), Dosithée a très tôt été au contact des chancelleries ottomanes, dont il maîtrise pleinement le jargon et les usages, comme il apparaît au travers d'innombrables relations ou anecdotes qui parsèment son *Histoire*. Il connaît bien la différence entre un *ahidnâme* (Ἀχτινάμῃ / διαθήκην χάριτος de Suleyman : XI, p. 25 ; capitulation : XII, p. 177), un *hüccet* (preuve ou procès-verbal ; χοντζέτι : XIII, p. 255, 260), une *fetfa* (φετφάν : XI, p. 243 ; φετφάδες : XIII, p. 260), un *hatt-i-şerif* (décret ; Χάτ Σερίφ¹⁵) ; il parle de *mütevelli*¹⁶ et *çavuşbaşı*¹⁷ (μοντεβέλης, τζαουσμπασής : XII, p. 247) ; il mentionne les *salawat* (salutations au Prophète ; σαλαβάτι : XI, p. 243). Il signale également qu'un Pacha injuste lui avait fait valoir une « lettre ottomane » (γράμμα ὀθωμανικόν : XII, p. 202). Par moments, il se livre même à des tentatives d'étymologie, ainsi pour expliquer le sens du mot *gâvur* (Νγιαούρ), à partir du Persan :

Ce mot-ci [*gâvur*], désigne quelqu'un d'ignorant et de stupide comme un bœuf ; il est composé de Νγιάου, qui signifie bœuf en perse, et de Βῆρ, conduire, les deux produisant le mot Νγιαούρ, c'est-à-dire celui qui conduit le bœuf ou se prosterne devant celui-ci, ou alors celui qui est stupide comme un bœuf (XI, p. 19).

Mais ce ne sont que quelques exemples particulièrement saillants, recueillis ça-et-là. Il serait intéressant – mais tel n'est pas notre projet ici – de relever tous les turcismes non seulement lexicaux mais aussi syntaxiques qui parsèment ses textes et, a fortiori, ceux qui n'ont pas été expurgés par Chrysanthé¹⁸. Étant donné la fréquence et la teneur de ses échanges avec les autorités ottomanes, il est d'ailleurs assez peu concevable qu'il n'en ait pas maîtrisé pleinement la langue. Dosithée pratique donc le turc ottoman bien mieux que l'arabe, même s'il lui accorde une importance moindre par rapport à ce dernier.

Le patriarche ressent par ailleurs une sorte de frustration devant le peu de considération, voire le mépris, que les Ottomans nourrissent envers la langue grecque, qu'ils conçoivent selon lui comme une rivale, et qu'ils interdisent de ce fait à la cour, comme nous l'avons vu plus haut :

¹⁴ Cf. V. Grumel, « La chronologie des patriarches grecs de Jérusalem au XIII^e siècle », *Revue des études byzantines* 20, 1962, p. 197-201 / https://www.persee.fr/doc/rebyz_0766-5598_1962_num_20_1_1288

¹⁵ Dosithée le définit à plusieurs reprises : Χάτ Σερίφ ἦτοι Χρυσόβουλλον : XII, p. 90 ; ἦτοι βεβαιωμένον χειρὶ βασιλικῆ : XII, p. 107-108 ; ἦτοι τὸ τῆ χειρὶ τοῦ Βασιλέως βεβαιωθὲν πρόσταγμα : XII, p. 133.

¹⁶ Recteur de mosquée, également responsable de la gestion des fondations (*waqf*) dans l'Empire ottoman.

¹⁷ Le *çavuşbaşı* est le chef des sergents au *Divan-ı Hümayun*. Il est notamment chargé d'accompagner les ambassadeurs lors des visites au sultan.

¹⁸ Ceci donnerait sans doute quelques éléments en appui à l'hypothèse énoncée ci-dessus, n. 4.

Au Palais royal et dans toutes les réunions officielles [des Ottomans], ceux qui connaissent le latin, le russe, l'espagnol et toute autre langue l'utilisent pour s'exprimer. En revanche, l'usage de la langue rhomaïque, ils le tiennent comme une honte et un péché, comme si les *Rhōmaioi* étaient leurs seuls opposants (XI, p. 19).

Dosithée sait toutefois que cette situation offre aussi quelques avantages : contraints de s'exprimer en turc ottoman, les Grecs ont des rapports plus directs avec les autorités, ce qui leur permet – à l'inverse des occidentaux – de régler leurs affaires avec plus de subtilité et d'efficacité. Aussi rapporte-t-il avec une certaine satisfaction ce mot du Grand Vizir à des « frères » (Φράροι), qui lui exhibaient, en vain, leurs attestations : « Nous connaissons notre langue bien mieux que vous ne la connaissez » (XII, p. 177). Présent au cours de cet échange, le patriarche se considérait certainement inclus dans ce « nous »¹⁹. Sans oublier un autre avantage : devant des autorités ignorant de plus en plus le grec, les critiques énoncées, voire publiées dans cette langue, devenaient possibles, voire faciles. Or Dosithée ne s'en est point privé.

4. Arménien et géorgien

Signalons tout de suite que notre patriarche ne connaît ni l'arménien, ni le géorgien, ni aucune autre des langues des populations chrétiennes minoritaires qu'il est amené à côtoyer à Jérusalem. Pourtant, il ne manque pas de rappeler qu'il fréquente ces chrétiens, et qu'il s'entretient avec eux. Ainsi, dans les *Actes* du synode de Jérusalem, au sujet de la présence réelle, il précise que même ceux qui ont dévié de l'orthodoxie conservent cette doctrine, « comme il le constate lui-même », dans son patriarcat, « en paroles et en actes » :

Les choses qui viennent d'être dites sont par ailleurs confirmées par le discours des hérétiques, Nestoriens [...], Arméniens, Coptes, Syriens et Éthiopiens – que ce soient ceux qui habitent sous l'équateur et au-delà, ou ceux du tropique Nord, que les gens d'ici appellent communément *habesha* (Χαμπέσιοι) [...]. Au sujet du but et du nombre des saints sacrements [...], leur foi est la même que celle de l'Église universelle, comme nous le voyons à toute heure de nos propres yeux, et l'apprenons par la sensation et le discours (ὡς αὐτοῖς ὁμοῦσαι ὅσα ὄρα βλέπομεν καὶ αἰσθῆσαι καὶ λόγῳ μανθάνομεν), ici, dans la sainte ville de Jérusalem, dans laquelle la plupart de [ces gens-là] habitent depuis toujours ou continuent de venir, [et donc par ce qu'ils nous en apprennent,] fussent-ils savants – autant que cela est possible dans leur cas – ou simples particuliers²⁰.

Mais Dosithée ne connaît pas seulement ces chrétiens orientaux pour les côtoyer à Jérusalem. Il s'est aussi rendu par deux fois dans les parties orientales de l'Empire, dans le Pont, et même au-delà de la frontière, dans le Caucase²¹. Son premier voyage, il l'a fait en tant que

¹⁹ La complicité linguistique de Dosithée avec le Grand Vizir est évoquée dans l'épisode déjà cité précédemment (*Hist.* XII, p. 177) : « Alors que le décret était lu, le Vizir me demandait, à chaque fois qu'un [établissement pieux] était cité : 'Celui-ci, qui le possède ?' Et lorsque je lui disais 'les Rhomaïoi', il souriait. Et lorsque je lui disais 'les Frères', son visage se refermait. Alors je lui dis à voix basse : 'Seigneur, ce décret, il est clair par quelle voie il a été émis'. Or, comme le mot voie et année ont une même prononciation, *Tarih* et *Tarik* (ἐπειδὴ δὲ συμπίπτει ἡ λέξις ὁδὸς καὶ ἔτος [Ταρήχ καὶ Ταρήκ]), le Vizir crut que je lui parlais de l'année, et demanda à celui qui lisait : 'En quelle année ceci a-t-il été fait ?' Et celui-ci répondit : en 1405. Mais moi, je lui dis en paroles ottomanes, délaissant l'arabe : 'Je n'ai pas dit année, mais voie, c'est-à-dire artifice et ruse'. Le Vizir me dit : 'J'ai bien compris, mais garde le silence' ».

²⁰ V. Kontouma, S. Garnier, « Concilium Hierosolymitanum – Synod of Jerusalem (1672) », dans *Conciliorum oecumenicorum generaliumque decreta*, IV.1, Bologne, Turnhout 2016, p. 323-324, l. 1271-1284.

²¹ La mission de 1658-1659 arrive jusqu'au port de Kobulet (Κουπουλέτι / Copolet) en Gourie (XII, p. 129). Celle de 1681-1682 pousse en revanche jusqu'à Tbilissi (XII, p. 193). Ce sont sans doute les seules occasions où Dosithée sort des confins de l'Empire ottoman. Il parle lui-même de Kars comme de la partie la plus orientale de

membre de la mission conduite par Païssios de Jérusalem, en 1658-1659 (*Hist.* XII, p. 118 : ἔπλευσεν εἰς Σινώπην μετὰ τῆς συνοδίας αὐτοῦ, ἧ συγκατελεγόμην κἀγώ). Il en donne un récit complet, dans lequel il signale aussi quelques spécificités phonétiques et grammaticales de la langue géorgienne, sur lesquelles son esprit curieux ne manque pas de s'arrêter : ainsi pour la forme des possessifs (XII, p. 126), ou la prononciation du K grec en H (XII, p. 126)²².

Son second voyage a lieu en 1681²³. Cette fois, il est lui-même à la tête d'une mission qui a pour but de régulariser les dettes des Géorgiens vis-à-vis du pouvoir ottoman²⁴. À cette occasion, il ne réside pas moins de quarante-deux jours à Tbilissi (XII, p. 193), ville dont le nom retient d'ailleurs son attention (XII, p. 191 : Τὸ Τιφλίζιον λέγεται τροπῆ τοῦ π'εἰς τ', καθότι Πιτλίζιον λέγεται διὰ τὰ ἐν αὐτῷ ἀξιολογώτατα θερμὰ ὕδατα). De cette visite, il semble avoir gardé un souvenir ému :

Nous arrivâmes à Tbilissi le 17 juin [1681], et là il y eut une cérémonie d'accueil (ὑπαντή), car les enfants des princes, les archontes, le catholicos, les évêques et le peuple des orthodoxes et des Arméniens sortirent avec des croix et des icônes saintes hors de la ville [pour venir au-devant de nous]. Car nous avons par trois fois risqué le naufrage dans la mer Noire. [Puis,] depuis Théodosiopolis [= Erzurum], nous nous rendîmes jusqu'aux confins de l'Ibérie avec un décret royal [= ottoman], que nous avions, et une escorte royale. À Tbilissi, nous avons corrigé la dette des monastères [ibères] de Jérusalem, de la façon dont ceci est consigné dans les registres du Saint-Sépulcre (XII, p. 189-190).

Arméniens comme Géorgiens orthodoxes semblent donc bien disposés à l'égard du patriarche de Jérusalem, et cela est réciproque, contre toute attente²⁵. Mais une chose indispose grandement Dosithée, notamment lors de son passage à Théodosiopolis : la récente immixtion des Jésuites, qui agissent auprès de certains groupuscules arméniens, et les séduisent avec des mensonges et des libéralités pour les précipiter « du brouillard de l'erreur aux ténèbres du papisme »²⁶. « Les exemptant de certains jeûnes et d'autres choses absurdes », « ils les autorisent aussi à célébrer en arménien et en latin » (XII, p. 189). Ces phénomènes sont heureusement très limités. Même les Arméniens semblent étonnés de cette propagande, comme il l'indique par une digression, au sein de sa synthèse sur l'histoire de l'Arménie (XII, ch. 7) :

Ayant traduit des pseudo-histoires arméniennes dans leur langue, et les ayant imprimées, les Latins mentent tellement, que même les Arméniens s'étonnent de leurs inventions, et disent ne rien savoir de ce que les Latins racontent à leur sujet (XII, p. 164).

l'Empire (XII, p. 189 : ἀπήλομεν εἰς Κάρισαν πόλιν Περσαρμενίας, ἀνατολικωτάτην οὖσαν τῆς ἀρχῆς τῶν Ὀθωμανῶν), et rappelle les difficiles rapports avec la Perse.

²² Sur ce voyage, voir également O. A. Popescu, « Din însemnările lui Dositheu Notara despre călătoria sa și a patriarhului Paisie al Ierusalimului în jurul Mării Negre », *Studii și Materiale de Istorie Medie* 28, 2010, p. 231-246.

²³ Le récit de ce second voyage est consigné en *Hist.*, XII, p. 184-195. Ses principales étapes sont les suivantes : 11 février 1681, départ de Constantinople ; 6 avril, arrivée à Trébizonde ; 21 mai, arrivée à Théodosiopolis / Erzurum, et départ le 1^{er} juin, pour Kars ; 17 juin arrivée à Tbilissi ; 17 septembre, début du voyage de retour par Trébizonde, Sinope, Héraclée du Pont ; 20 novembre 1681, arrivée à Constantinople, où Dosithée se livre à une distribution de « bourses » (πουγγία) destinées à couvrir les dettes des Ibères (XII, p. 194).

²⁴ Cf. *Hist.* XII, p. 184-187 ; voir aussi R. Janin, « Les Géorgiens à Jérusalem », *Échos d'Orient* 16, 1913, p. 32-38 et 211-219, ici p. 217 / <https://doi.org/10.3406/rebyz.1913.4053>. Dosithée agit officiellement pour le compte des Ottomans, en vertu de sa qualité de patriarche responsable des communautés orthodoxes de Palestine, où l'Église autocéphale de Géorgie possède de nombreux biens ecclésiastiques.

²⁵ Dosithée est généralement très dur à l'égard des Arméniens, ses rivaux les plus actifs à Jérusalem.

²⁶ *Hist.* XII, p. 192 : « Τοῖς Γεζουβίταις, οἵτινες ἕως τοῦ νῦν μετέβαλον τινὰς τῶν ἐκεῖ Ἀρμενίων εἰς παπισμόν, ταῦτόν εἰπεῖν ἀπὸ ὁμίχλης εἰς σκότος μὲσω τῆν ἡδονὴν καὶ τῆν γαστριμαργίαν χρώμενοι ». Ailleurs, Dosithée considère que « Francs et Arméniens sont les deux ailes de Satan » (XII, p. 186 : αἱ δύο πτέρυγες τοῦ Σατανᾶ Φράγγοι καὶ Ἀρμένιοι ».

À propos des chrétiens orientaux avec lesquels il entre en contact, Dosithée oscille donc entre une forte volonté de les maintenir dans l'orbite de son patriarcat, face au prosélytisme catholique, matérialisée par un nouveau bilinguisme liturgique arménien-latin, et des difficultés insurmontables liées d'une part à des appréhensions doctrinales, d'autre part à de réels obstacles géopolitiques.

5. Latin

Venons-en donc maintenant à une langue vis-à-vis de laquelle Dosithée entretient un rapport particulièrement complexe : le latin.

Comme il a été dit, notre patriarche n'a pas fait d'études en Occident, contrairement à plusieurs de ses contemporains ayant accédé à de hautes dignités, et sa connaissance du latin est inexistante. Pour un homme aussi actif et avide de lectures que lui, une telle situation est nécessairement frustrante, à une époque où le latin est, par excellence, la langue de la culture, de la diplomatie, mais aussi de la controverse religieuse. Par moments, notre patriarche semble même agacé par son ignorance du latin. En 1689, dans la longue liste d'imprimés qu'il commande à John Covell, il précise :

Qu'il soit rappelé que les livres énumérés ci-dessus, s'ils se trouvent être [édités] en grec seulement, nous les voulons en grec ; s'ils ne se trouvent pas être en grec seulement, mais en [édition] bilingue grec-latin, nous les voulons en bilingue grec-latin. Mais s'ils ne se trouvent ni en grec seulement, ni en bilingue grec-latin, mais seulement dans [une édition] latine, alors nous ne les voulons pas²⁷.

Pourtant, le patriarche possède dans sa bibliothèque personnelle quelques manuscrits en latin, sans doute offerts par ses correspondants²⁸. Il encourage grandement son neveu Chrysanthos à apprendre cette langue, avec un réel succès. La question des traductions l'occupe également beaucoup, que ce soit du grec au latin, ou du latin au grec. Dans le premier cas, il souhaite faire traduire l'ouvrage de Nectaire, *Contre le primat du Pape* ; c'est John Covell qui se charge de cette importante entreprise de traduction commentée, qui d'ailleurs ne verra jamais le jour²⁹. Dans le second, il mesure toute l'importance de disposer de traductions grecques de textes théologiques latins, que ceux-ci soient des Pères anciens, comme Augustin ou Grégoire le Grand³⁰, des docteurs médiévaux, comme Thomas d'Aquin³¹, ou des polémistes occidentaux de son temps, catholiques ou protestants. Il met ainsi beaucoup d'énergie à rassembler les traductions de Planoudès³², Kydonès, Scholarios, et loue Hilarion Kigalas car il a traduit pour Nectaire les thèses de Pedro Mateo de Lara Barnuevo (*Hist.* XII, p. 160)³³. Pour sortir vainqueur

²⁷ Ms. British Library, Harley 6943 (1672-1711), f. 92^v : « Ἐστω καὶ τοῦτο εἰς ἐνθύμησιν, ὅτι τὰ ἄνωθεν γεγραμμένα βιβλία, ἂν εὐρίσκονται μόνον ἑλληνικά, ἑλληνικά τὰ θέλομεν· ἂν δὲν εὐρίσκονται μόνον ἑλληνικά, ἀλλὰ γραικολατίνα, τὰ θέλλομεν καὶ γραικολατίνα· ἂν ὅμως μήτε μόνον ἑλληνικά εὐρίσκονται, μήτε μόνον γραικολατίνα, ἀλλὰ λατινικά μόνον, δὲν τὰ θέλλομεν ». Éd. V. Kontouma, « The archimandrite and the astronomer. The visit of Chrysanthos Notaras to Giovanni Domenico Cassini: a new approach » (sous presse).

²⁸ Kontouma, « Vestiges » (cf. n. 5), p. 262, n. 23.

²⁹ Cf. mon résumé dans l'*Annuaire de l'École pratique des hautes études, Sciences religieuses* 125, 2016-2017, p. 251-257 / <https://doi.org/10.4000/asr.2002>, ainsi que mon article à paraître, beaucoup plus détaillé sur le sujet : « Londres ou Paris ? Les affinités électives de Dosithée II de Jérusalem dans ses premiers projets éditoriaux ».

³⁰ Dosithée consacre un chapitre à Grégoire le Grand, dont il déplore l'ignorance du grec (πλὴν ὁ Γρηγόριος, ὡς αὐτὸς ὁμολογεῖ, τὴν ἑλληνικὴν γλῶσσαν οὐκ ἐγίνωσκε), mais loue les écrits dont il explique l'insertion dans le corpus de l'Eglise orientale (*Hist.* VI, p. 222-223).

³¹ Kontouma, « Vestiges » (cf. n. 5), p. 277, 280, 285.

³² *Ibidem*, p. 260.

³³ Voir F. Gabriel, « Tradition orientale et *Vera Ecclesia* : une critique hiérosolymitaine de la primauté pontificale. Nektarios, de Jassy à Londres (v. 1671-1702) », in M.-H. Blanchet, F. Gabriel (éds.), *Réduire le Schisme ?*

d'une polémique, il est en effet indispensable de bien connaître, non seulement son adversaire, mais aussi la validité et la véracité – voire l'authenticité – de ses sources :

Voyant les Latins interpréter faussement les paroles des Pères occidentaux, le [Métropolitain Marc] d'Éphèse dit pour les combattre, 'à peine connaissons-nous les noms des saints occidentaux'. Mais en fait, il est évident que les orientaux avaient connaissance des saints occidentaux [...]. Ainsi, Maxime Planude traduisit le *De Trinitate* d'Augustin dans la langue grecque, et sous le règne de Jean Cantacuzène, Kydônès traduisit quelques-uns des écrits de Thomas d'Aquin ; par la suite, après le schisme, les orientaux connaissaient les déviations des Latins, qui apparaissaient de temps à autres, et leurs auteurs. Et voyant toujours les Latins mésinterpréter les saints, ils comprirent qu'ils devaient apprendre la langue latine, et interpréter leurs écrits dans le but d'apporter un témoignage et une confirmation en appui des dogmes divins (βλέποντες τοὺς Λατίνους παρερμηνεύοντας τοὺς ἁγίους, συνειδὼν μαθεῖν τὴν λατινικὴν γλῶσσαν, καὶ ἐρμηνεύειν τὰ συγγράμματα αὐτῶν εἰς μαρτυρίαν καὶ βεβαίωσιν τῶν θεῶν δογμάτων), comme on le voit pour Nil et Scholarios et de nombreux autres (X, p. 181).

Ignorant le latin, Dosithée s'en méfie enfin, non seulement en raison des usages des polémistes, mais aussi parce que, par sa nature-même, cette langue lui semble peu adaptée à la théologie : « Leur langue et leur parler sont étroits, et ils n'ont qu'un seul mot pour désigner l'essence (οὐσία) et l'hypostase (ὑπόστασις), à savoir *substantia* (ὑπόστασις) ». Là se trouve d'ailleurs, selon lui, la raison pour laquelle « Italiens et orientaux se sont disputé » à l'origine (II, p. 438).

Conclusion

Au terme de cette rapide enquête, pouvons-nous dire quelles langues utilise le patriarche Dosithée pour communiquer ?

Certainement le grec – mais un grec uniforme, personnel, dans lequel les niveaux lettré et vernaculaire se superposent, sans réelle distinction relevant d'une pratique consciente de la diglossie. Et lorsque des formes plus châtiées, plus académiques, apparaissent dans ses écrits, celles-ci sont imputables à ses nombreux secrétaires, relecteurs, correcteurs ou éditeurs.

Le turc ottoman – tout d'abord dans ses formes courantes, constantinopolitaines, utiles aux affaires. Mais aussi dans un jargon de chancellerie, que Dosithée semble manier avec suffisamment d'aisance pour discuter seul avec certains hauts dignitaires, voire négocier avec eux. Il n'est pas exclu, bien entendu, qu'il ne soit pas seul dans ces démarches. Jusqu'en 1673, la présence à la Porte du Grand Interprète Panaghiotès Nikousios, homme éminemment lettré et polyglotte, l'a très certainement servi. Mais après la mort de ce personnage, il semble avoir agi de façon plus isolée. Notons toutefois que si Dosithée lit le turc ottoman, rien ne prouve qu'il l'écrit : sans doute fait-il appel à un secrétaire pour sa correspondance avec l'administration impériale.

Considérant l'arabe comme une langue de prestige de son patriarcat, une langue qui sert aussi ses revendications auprès du pouvoir ottoman, Dosithée fournit des efforts considérables pour lire, tant bien que mal, des documents anciens tirés de ses archives et éclairant l'histoire de son institution. Par ailleurs, il laisse sa hiérarchie signer des actes officiels en arabe³⁴. Toutefois, il maîtrise mal cette langue, et se fait aider par des membres bilingues de son clergé. À l'oral, peut-être arrive-t-il à s'entretenir un tant soit peu avec quelques chrétiens arabophones de son entourage. Mais il est probable qu'il ait le plus souvent besoin d'un interprète, ou qu'il utilise le turc ou le grec dans ses échanges courants lors de ses séjours en Palestine.

Ecclésiologies et politiques de l'Union entre Orient et Occident (XIII^e-XVIII^e siècle), Paris 2013, p. 197-236, ici p. 204-208.

³⁴ Voir ainsi les signatures originales des *Actes* du Synode de Jérusalem : ms. *Paris gr.* 424, p. 95s : éd. Kontouma-Garnier, « Concilium Hierosolymitanum » (cf. n. 20), p. 325-327 (apparat).

Dosithée ne parle pas d'autres langues orientales, même s'il manifeste un intérêt certain pour le géorgien, qui est la langue d'une population non-ottomane historiquement implantée dans le périmètre de son patriarcat. Dans le Caucase, il a été en contact avec le géorgien, mais aussi avec l'arménien, et en a certainement appris quelques mots ou phrases. Comme tout voyageur satisfait de son expérience, c'est avec un certain enthousiasme qu'il rapporte des curiosités concernant le géorgien à ses lecteurs. Une inconnue demeure par ailleurs : celle de sa connaissance, même très superficielle, des langues parlées dans les Balkans, ainsi le roumain, qu'il entend sans doute lors de ses nombreux voyages en Moldavie et Valachie, et dont il n'ignore aucunement l'ascension en tant que langue littéraire et liturgique³⁵, mais aussi le bulgare, certainement pratiqué en Thrace occidentale, où il réside plusieurs années. Dans ces cas aussi, l'enquête n'en est qu'à ses débuts.

Enfin, il est évident que notre patriarche ne parle aucune langue occidentale, contrairement à la plupart des hommes lettrés de son temps : ni le latin bien sûr, ce qui lui crée beaucoup d'inconfort, ni l'italien, le vénitien, le français. Il revient donc à ses interlocuteurs occidentaux de parler le grec, s'ils souhaitent s'approcher de lui. Rares sont ceux qui y arrivent : John Covel, locuteur aguerri du grec vernaculaire, est l'un des seuls à avoir su tisser des liens d'amitié et une correspondance privée avec notre patriarche. En revanche, ni le marquis de Nointel, ni même Antoine Galland n'ont jamais pu s'entretenir directement avec lui³⁶.

³⁵ La Bible roumaine de Șerban I^{er} Cantacuzène paraît en 1688 à Bucarest. Elle est entre autres préfacée – en traduction roumaine – par Dosithée, ce qui pose en des termes assez complexes la question de la position du patriarche vis-à-vis du roumain comme langue littéraire. Cf. V. Căndea, « Les Bibles grecques et roumaines de 1687-1688 et les visées impériales de Șerban Cantacuzène », *Balkan Studies* 10, 1969, p. 351-376.

³⁶ Voir art. cités ci-dessus, n. 29.